




Ramón Díaz-Eterovic

**La couleur
de la peau**

Métailié

SUITES 

Aux premières heures d'une paisible nuit d'été, le quartier vivait sans broncher la routine de ses vieilles constructions et de ses rues plongées dans la pénombre. Une frange bleue se reflétait sur les courbes lointaines de la cordillère des Andes, refusant de suivre le soleil dans sa mort quotidienne. De mon bureau et avec un peu d'imagination, je pouvais entendre le murmure du Mapocho avançant sur les pierres et les broussailles, sans enthousiasme, transformé en un filet d'eau boueuse, anémique. A ma montre il était vingt heures et, bien que le crépuscule ait transformé le paysage en une tache rosée, l'air chaud, parfois brûlant, qui traînait depuis le matin dans tous les coins du quartier, entraînait encore par ma fenêtre entrouverte.

Les bars et les restaurants commençaient à se remplir. De l'intérieur jaillissait l'écho tapageur des conversations avivées par la bière. J'ai préparé une tasse de café, allumé une cigarette et, ayant retrouvé mon coin près de la fenêtre, je me suis dit que j'avais passé une bonne journée, une de celles où toutes les flèches semblent faire mouche.

Le matin j'avais touché des honoraires grâce auxquels j'avais pu payer mes dettes à la propriétaire de l'appartement et remplir d'essence le réservoir de ma voiture. Le prix du carburant augmentait toutes les semaines mais cela n'inquiétait pas ma vieille Chevy, immobilisée depuis trois jours, assoiffée, abandonnée à son sort de tas de ferraille d'un autre temps, antérieur à l'existence des boîtes automatiques et à l'invasion des voitures coréennes et japonaises qui engorgeaient les rues.

Sur le bureau se trouvait le journal que j'achetais tous les matins et, étalé dessus, cachant les manchettes qui annonçaient une nouvelle catastrophe dans le monde, mon

chat Simenon faisait minutieusement sa toilette avec la patience d'un félin ignorant les horaires et les obligations. S'il existait la possibilité de vivre une autre vie, je voudrais revenir sur terre transformé en chat aux yeux sombres, sans autre souci que celui de m'étendre sur un tapis à l'abri des rayons du soleil, indifférent à toute chose y compris à la silhouette d'une succulente souris.

Je me suis approché de lui en prenant soin de ne pas interrompre sa toilette.

– Tu te bichonnes avant d'aller te promener sur les toits?

Simenon consacrait une bonne partie de sa journée à ce rituel, utilisant la partie rugueuse de sa langue pour se débarrasser de la poussière, des poils morts et des résidus de son alimentation.

– Tu as rendez-vous avec une innocente petite chatte? ai-je insisté en le regardant se poulécher les moustaches.

– Les innocentes petites chattes n'existent pas, Heredia. A ton âge tu devrais savoir que la chatte la plus réservée sort ses griffes à la moindre provocation.

– Tu sembles avoir eu de nombreuses déceptions.

– Pas autant que toi, Heredia. Juste assez pour me méfier d'une paire de beaux yeux.

– Que sais-tu de ma vie, fouinard de chat?

– Tout.

– Alors, tu dois savoir que j'ai envie d'une bière bien fraîche.

– Qu'est-ce qui t'en empêche? La paresse d'ouvrir et de fermer la porte?

J'ai pris la veste suspendue au dossier de mon fauteuil et j'ai quitté l'appartement sans prêter attention à la dernière impertinence de Simenon. Une fois dans la rue, j'ai respiré profondément et j'ai laissé mes pas me conduire lentement jusqu'au bistrot situé en face de l'entrée de mon immeuble, au carrefour des rues Bandera et Aillavillú, cœur d'un quartier de restaurants populaires, de friperies, de cabarets, d'horlogeries et de petits kiosques offrant des tas de babioles et de gadgets en plastique.

Je suis entré au *Touring* et me suis accoudé au comptoir. Les murs étaient toujours revêtus d'azulejos et, autour des tables de bois mal en point, toute une collection d'hommes et de femmes à l'air joyeux et insouciant était rassemblée. J'ai commandé un verre de vin et me suis installé près d'un petit homme aux cheveux noirs et aux yeux à fleur de tête.

Il avait la peau brune et luisante et arborait une moustache clairsemée, noirâtre, qui contrastait avec la blancheur éclatante de ses dents. L'homme a souri légèrement et a aussitôt porté à ses lèvres son demi de bière. Après quoi, l'ayant posé sur le comptoir, il a regardé autour de lui, le visage empreint d'une expression de soulagement.

– Une belle nuit, a-t-il dit d'un ton amical. Son timbre clair m'a surpris au milieu des éclats de voix jaillissant des différentes tables du bistrot.

– Très belle, lui ai-je répondu, peu désireux d'entrer en conversation.

Au moment où l'homme allait ajouter quelque chose, il a été violemment heurté par un grand gaillard qui s'ouvrait un chemin vers le zinc à grand renfort de bourrades.

– Depuis quand on sert à boire à ces Péruviens puants ? a demandé le nouveau venu en s'adressant au serveur derrière le comptoir.

L'homme brun n'a rien dit. Il a contenu sa rage et bu une nouvelle gorgée de bière en regardant la porte du bar comme s'il attendait l'arrivée d'un ange rédempteur. En vain. Il a dû alors se contenter d'observer l'arrivée de trois jeunes gens vêtus de noir qui arboraient sur leurs bras des tatouages voyants de serpents et de dragons.

Le malabar a pris la bière que le garçon venait de lui servir et, au passage, a renversé d'un revers de main le demi du Péruvien. Après quoi il a regardé le liquide se répandre sur le comptoir avant de dégouliner sur le sol :

– Ces rastaquouères ne savent même pas se tenir.

Le Péruvien s'est préparé à lui faire face et je me suis dit qu'il n'avait aucune chance : sa tête arrivait à peine au menton de son agresseur et on pouvait voir au premier

coup d'œil qu'il manquait d'expérience en matière de bagarre avec des voyous. J'ai dit au gaillard :

– Si le bar ne vous plaît pas, vous pouvez toujours aller ailleurs.

– De quoi tu te mêles ?

– Je passais par là et j'ai été attiré par les jolies gueules de certains clients.

L'armoire à glace a ébauché un sourire vicieux et son visage s'est empourpré :

– Tu veux te battre, fouille-merde ?

– Je veux boire en paix et je veux aussi que vous remplaciez la bière de mon ami que vous avez renversée.

En regardant le mauvais coucheur j'ai senti qu'il allait essayer de me cogner.

– Toi et ton ami péruvien, je peux vous mettre dans le même sac.

– C'est probable mais, à ta place, j'y réfléchirais à deux fois avant d'essayer.

– Pas besoin de réfléchir, je sais comment m'y prendre avec les fouille-merdes.

– Fais un effort, connard. Je ne suis peut-être pas seul.

– Je ne vois personne.

Je lui ai montré une bosse sous la poche gauche de ma veste :

– J'ai un bon copain, il m'accompagne partout. Tu veux que je te le présente ?

Le gaillard a reculé d'un pas et a semblé reconsidérer la situation. Les deux hommes installés près de lui ont commencé à prendre leurs distances et, dans l'expectative, le silence s'est installé autour des tables les plus proches.

– Les hommes se battent à mains nues.

– Alors, il faudra attendre que tu évolues et que tu perdes ton air de chimpanzé.

Il a serré les poings et, pendant une seconde, a regardé autour de lui.

– De plus, j'essaye toujours de garder de bonnes manières quand je travaille, ai-je ajouté.

– Quel travail? De quoi tu parles, fouille-merde?

– Le commissariat central est tout près. Tu veux y faire un tour? Je peux te faire visiter des cachots dégueulasses. J'ai la clé, j'y vais quand ça me chante.

En observant sa réaction, j'en ai conclu que j'avais réussi à faire naître un doute raisonnable dans sa petite tête.

– Une semaine au trou, ça permet de penser à plein de choses. Alors, tu veux toujours te battre?

Après avoir observé les clients qui se trouvaient près du comptoir, le grand gaillard a haussé les épaules d'un air dégoûté en murmurant :

– Je plaisantais, l'ami. Je ne veux pas de problèmes avec la police.

– Tu nous dois une bière, connard.

En souriant de mauvaise grâce il a aussitôt sorti un billet de son pantalon et l'a posé sur le comptoir.

– Tu as assez bu pour ce soir, lui ai-je dit en regardant la porte du bar.

Tête basse, le truand s'est dirigé vers la sortie en ruminant sa rage.

J'ai repris ma place près du comptoir. Sur le visage du Péruvien, un large sourire semblait souligner ses dents et sa moustache.

– J'espère qu'il s'est calmé pour un bon moment.

– Ce salopard ne semblait pas avoir toute sa tête. Merci de votre aide.

– De rien. J'aime avoir de l'espace quand je bois au comptoir.

– Aparicio Méndez, a-t-il ajouté.

– Heredia, lui ai-je répondu en lui serrant la main.

– Laissez-moi vous offrir une bière, monsieur.

– Ce n'est pas nécessaire. Puis j'ai ajouté en voyant la déception du Péruvien : vous êtes de quelle région du Pérou, l'ami?

– Je suis né et j'ai grandi à Lima. Je suis venu à Santiago pour travailler et ça ne m'a pas trop mal réussi. Je ne

gagne pas grand-chose mais je dépense peu, ce qui me permet d'envoyer quelques billets à mes parents.

– La plupart de vos concitoyens n'ont pas votre chance.

– Je sais. Je vais tous les après-midi faire un tour du côté de la Cathédrale et, à chaque fois, j'y rencontre de plus en plus de compatriotes qui cherchent du travail. Ça ne marche pas très fort pour nous.

– Pour les Chiliens non plus.

– Malgré tout, pour certains d'entre nous c'est le paradis, a dit Méndez et il a commencé à faire une longue liste de malheurs qui m'a rappelé le début d'un roman de Vargas Llosa que j'avais lu quand je faisais mes études: "A quel moment le Pérou s'est cassé la figure, Zavalita?"

– Et vous, monsieur, vous êtes de la police comme vous l'avez dit au truand? a demandé Méndez en voyant que je ne prêtais pas beaucoup d'attention à ses lamentations.

– Je n'ai jamais dit que j'étais flic.

– Non? m'a-t-il dit d'un air méfiant.

– Je suis détective privé. Mon bureau se trouve dans l'immeuble d'en face. Si vous avez un jour un problème ou simplement envie de bavarder, prenez l'ascenseur jusqu'au septième étage. Sur la porte il y a une plaque en plastique sur laquelle on peut lire: "Enquêtes légales."

– J'ai une sacrée chance d'avoir été aidé par un détective!

– J'ai pu régler le problème mais je ne suis pas sûr de pouvoir en faire autant la prochaine fois. Le truand peut revenir et il me sera difficile de lui faire avaler de nouveau l'histoire du revolver.

– L'histoire? Ne me dites pas que vous n'êtes pas armé!

J'ai palpé la bosse sous ma veste:

– Je porte seulement la fiasque que m'a offerte un poète de mes amis. Je vous conseille de rentrer chez vous ou de changer de bistrot.

– Oui, oui, bien sûr. Je m'en vais tout de suite.

Le Péruvien était pressé mais nous avons vidé nos verres avant de nous séparer. Il suait la nostalgie par tous les pores

et, tout en parlant des beautés liméniennes, il a longuement disserté sur les avantages du pisco péruvien sur celui du Chili. Ensuite, quand il a voulu parler de foot et des dernières confrontations entre les équipes de nos deux pays, je lui ai fait un signe pour lui indiquer la porte. Méndez a alors compris qu'il était temps de rentrer chez lui.

Le bar avait deux entrées. L'une donnait sur la rue Aillavillú, l'autre sur la gare Mapocho. Méndez a choisi la deuxième et je l'ai vu s'éloigner d'un pas léger. Je me suis dit que ma promenade avait été trop courte et j'ai décidé de continuer mon chemin. J'ai allumé une cigarette. La nuit était toujours aussi chaude.

A Santiago, il existe des quartiers, et le mien en est un, où les maisons semblent s'ouvrir en été, laissant voir à travers leurs fenêtres les familles qui dînent ou prennent le thé et le pain tartiné de margarine de leur triste goûter. On aperçoit parfois un vieux couple qui se regarde dans un silence muet, des femmes qui tricotent, des hommes qui, torse nu, jouent au solitaire. C'est un peu comme si on regardait les entrailles de la ville, sans apprêt et sans artifices, la vie routinière d'êtres anonymes qui, jour après jour, se lèvent à l'aube pour aller au travail et, la nuit venue, n'ont même plus la force de se demander s'ils sont heureux ou réduits à un simple bout de chair qui résiste avec la résignation d'un cheval de trait.

La place d'Armes offrait son spectacle habituel : acteurs de rue, peintres, hommes statues, prédicateurs, vendeurs de posters et de livres. Autour d'eux se concentrait une infinité de visages en sueur, attentifs aux offres faites à grands cris ou aux prestations des artistes. J'ai déambulé un moment dans la foule puis, fatigué, j'ai cherché refuge sur un banc. La cause de ma lassitude n'était pas la marche mais quelque chose de plus profond en rapport avec l'altercation dans le bar et le fait de constater que, malgré mes sentiments, la vie imposait les codes de la violence pour survivre. Je devais faire le sale boulot, suer à grosses gouttes ou guetter dans l'ombre. Et je n'avais pas à me plaindre car cela me permettait de payer mes vices et mon pain.

J'ai fermé les paupières en espérant que le murmure de la place me fasse l'effet d'une berceuse. La magie n'a pas eu lieu et, en rouvrant les yeux, j'ai contemplé une fois de plus le spectacle des gens, de leurs cris et de leurs rires qui dureraient jusqu'à l'aube. J'en étais là quand je l'ai vu, assis

par terre, près de l'endroit où deux comédiens de rue jouaient une scène bouffonne accueillie par les éclats de rire d'une vingtaine de spectateurs. Il semblait regarder les acteurs mais, en m'approchant, j'ai découvert qu'il fixait du regard un vide peuplé d'ombres et d'étoiles.

Je me suis assis près de lui.

– Je vous croyais au lit, lui ai-je dit en guise de salut.

Méndez a semblé surpris :

– Vous me suivez ?

– On dirait que nous sommes destinés à nous rencontrer. Que s'est-il passé ? Vous n'aviez pas envie de rentrer chez vous ?

Le Péruvien m'a jeté un regard en coin avant de faire semblant de s'intéresser aux comédiens :

– J'aime venir sur la place et regarder les spectacles.

– J'ai comme l'impression que ce n'est pas toute la vérité.

– Vous semblez voir sous l'eau, Heredia. J'avais un rancard avec une femme mais il est clair qu'elle ne viendra pas. Un *cholo* sans le sou n'est pas un bon parti.

– Vous attendiez une compatriote ?

– Non, une Chilienne. Je l'ai rencontrée sur cette place il y a deux mois. Je suis allé une fois ou deux la chercher à la sortie de son travail, une usine textile sur la place Patronato. Et puis j'y ai renoncé, elle avait honte d'être vue avec moi.

– Si c'est le cas, elle ne vaut pas la peine qu'on s'intéresse à elle.

Méndez a regardé autour de lui. Il espérait encore voir apparaître sa bien-aimée.

– Vous n'avez pas une cigarette ?

Je lui ai tendu mon paquet ; il en a choisi une et l'a allumée avec le briquet que j'ai approché de son visage. J'ai vu dans ses yeux une profonde tristesse, antérieure à la déception amoureuse.

– Quand on est loin de son coin de terre, la tristesse est deux fois plus grande, a-t-il dit, puis, après avoir

longuement tiré sur sa cigarette, il a ajouté: on n'est pas chez nous et, tous les jours, quelqu'un vous le rappelle. Paroles désagréables dans le bus, mépris dans les commerces, menaces injustes au travail, regard des gens.

– Il faut toujours espérer des temps meilleurs.

– C'est ce qu'on dit. L'espoir est le pain des pauvres.

– Je vous invite à boire une bière.

– Je préfère rentrer chez moi. Vous en avez déjà assez fait. Vous m'avez d'abord défendu et ensuite vous m'avez écouté raconter mes peines. Je ne veux pas abuser de votre bonne volonté.

– J'ai envie de parler. Ça vous tente?

Méndez s'est levé et a souri en montrant ses dents blanches.

– Mes potes du Pérou ne vont jamais croire que je me suis lié d'amitié avec un privé chilien.

– Il y a pire dans la vie. Marchons jusqu'à ce qu'on trouve un endroit où on puisse noyer sa peine.

J'ai quitté Méndez au petit jour, près de la porte du Marché Central. Le soleil commençait à redessiner le paysage du quartier et on entendait les premiers pas des ouvriers partant au travail. En face du marché, quelques débardeurs déchargeaient des caisses remplies de produits de la mer. On respirait un arôme puissant où l'odeur du poisson se mêlait à celles des viandes, des fromages, des vins et des fruits. Après avoir serré la main de mon compagnon, je l'ai regardé marcher jusqu'à ce que sa silhouette ne soit plus qu'un souvenir quand il a tourné le coin de la rue. Il me suffira de parcourir la place d'Armes pour le retrouver, plongé dans sa nostalgie, me suis-je dit. Après avoir observé un moment le travail des débardeurs et écouté leurs blagues, j'ai parcouru les deux pâtés de maison qui me séparaient de mon appartement.

Simenon jouait avec sa longue queue blanche. Je ne lui ai rien dit et il n'a rien manifesté. Je lui ai fait un clin d'œil et il m'a suivi. Arrivé au pied du lit, il a bondi, s'est allongé sur un oreiller et j'ai cru l'entendre dire :

– Tu as l'air fatigué, les nuits sont de plus en plus longues et difficiles à surmonter, n'est-ce pas ?

– *“Toutes les pratiques de ce monde me semblent ô combien fastidieuses, rances, vaines et inutiles.”*

– Tu crois que c'est une bonne heure pour citer Shakespeare ?

– Il n'y a pas d'heure pour la mémoire, cette vieille traîtresse. A la moindre négligence elle remplit tes poches de mots et de souvenirs.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as trop bu ?

– Cette nuit j'ai reconnu le visage de la solitude.

– Je croyais que tu y étais habitué.

- Je connais la mienne, pas celle des autres.
- Explique-toi.
- Un autre jour. Maintenant je veux dormir. A plus tard, Simenon.
- A plus tard, Heredia.

J'ai écouté Simenon ronfler jusqu'à ce que mes yeux se ferment et, dans mon rêve, j'ai vu arriver une énorme vague. J'étais au bord de la mer et l'eau venait frapper mon torse nu.

Des cris dans la rue m'ont réveillé à midi passé. Je me suis levé de mauvaise grâce et je suis allé à la fenêtre. Une dizaine de personnes étaient groupées autour du kiosque à journaux fermé depuis des mois. Je me suis rapidement habillé et je suis sorti voir de près ce qui se passait. La surprise m'a coupé les jambes. A l'intérieur du kiosque, un peu vieilli mais toujours aussi souriant, mon ami Anselmo saluait les gens et vendait ses journaux. Il portait une chemise marron et un pantalon blanc. Il avait quelques fils d'argent dans les cheveux et on pouvait voir au premier coup d'œil qu'il avait gardé son poids plume de jockey.

- Vous n'êtes pas content de me voir, don Heredia? a-t-il dit à voix haute dès qu'il m'a reconnu parmi ses clients.
- De retour?
- En chair et en os.

Mon amitié avec Anselmo remontait à vingt ans en arrière. Son histoire était simple. Il avait été jockey dans sa jeunesse jusqu'à la chute qui lui avait laissé une lésion sévère au genou gauche. Il avait alors quitté le métier et ouvert un kiosque pour y vendre des journaux, des revues et des friandises. Ensuite, il n'y avait pas plus de trois ans, il était tombé amoureux de Madame Zara, une voyante avec laquelle il était parti vivre à Viña del Mar. Il m'écrivait de là-bas des lettres où il me racontait la détérioration de son histoire d'amour. Anselmo s'y connaissait en chevaux et en pronostics. On s'était rencontrés dans une succursale de l'hippodrome et ses talents de parieur m'avaient plus d'une fois tiré d'embarras. C'était le débrouillard typique qui

gagne sa vie comme il peut et s'arrange pour passer le plus de bon temps possible. Son optimisme était capable de vaincre mes appréhensions les plus noires et, quand je ne voyais qu'obscurité au bout du tunnel, il savait trouver les mots pour me remonter le moral.

– Nous ne sommes pas nés, vous et moi, pour vivre très longtemps avec la même femme, m'a-t-il dit après avoir servi son dernier client. Nous avons besoin de l'attrait de la nouveauté, de la magie d'une peau inconnue, d'avoir tous les hasards de la vie à notre disposition.

– Qu'est-ce que tu veux dire avec ce laïus ?

– Aujourd'hui c'est la nouvelle inauguration du kiosque de don Anselmo. C'est pourquoi j'offre les journaux. Pas de commerce sans promotion. Alors, qu'est-ce que vous en dites ?

– Et Madame Zara ?

– Elle est restée à Viña del Mar. Je n'ai pas eu besoin de lui donner d'explications, elle avait déjà tout deviné avant que je lui en parle.

– Tu n'as pas l'air bien triste.

– Le quartier et les copains me manquaient. Quant à Madame Zara, c'était bien au début. Ensuite, la piste est devenue trop lourde à mon goût.

– Diable ! Je ne sais que te dire, Anselmo.

Il est sorti de son kiosque :

– Ne dites rien, don, juste une accolade.

Quand je l'ai serré dans mes bras, son corps m'a semblé plus frêle et plus fragile qu'avant. Anselmo a fait un pas en arrière et m'a tâté l'estomac avec enthousiasme.

– Vous avez besoin d'exercice, chef. Votre bide a pris un centimètre depuis la dernière fois.

– Je ne suis pas si mal. Certaines femmes me regardent encore avec intérêt.

– Le soleil brille pour tout le monde. Comment vont les affaires ?

– Je n'ai pas à me plaindre.

– Et Simenon ?

- Toujours pareil, gros et ronchon.
- Se souviendra-t-il de moi ?
- Dans le moindre détail. Ce chat a une mémoire d'éléphant.
- Je suis content d'avoir retrouvé mon kiosque. On va boire un verre pour fêter mon retour ?
- Un seulement ?
- Vous êtes toujours le même.
- Je n'ai aucune raison de changer.
- Vous avez quelqu'un pour vous faire des papouilles la nuit ?
- Des colombes se posent sur mon balcon mais s'envolent aussitôt.
- Autant dire que vous êtes seul.
- Avec Simenon, mes livres, la musique de Mahler, mes tangos et les vieilleries du bureau. Parfois, c'est beaucoup et parfois rien. J'espère seulement chaque matin qu'un nouveau client viendra frapper à ma porte et que quelques pièces, juste quelques-unes, tomberont dans mon escarcelle. Comme dirait Sancho Pança, je ne suis pas encore fatigué *“d'aller par monts et par vaux et de mal en pis”*.